Clive Griffin, *Journeyman-printers and the Inquisition in sixteenth century Spain*

Oxford, Oxford University Press, 2005, XI-318 p., 24 cm, 69 €

Albrecht Burkardt

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7246>

DOI : 10.4000/rhr.7246

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2009

Pagination : 277-280

ISBN : 978-2200-92590-1

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Albrecht Burkardt, « Clive Griffin, *Journeyman-printers and the Inquisition in sixteenth century Spain* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 2 | 2009, mis en ligne le 12 janvier 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7246> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.7246>

---

de dissidents religieux qu'elle évoque à travers son ouvrage et à mieux cerner le lien entre la dissidence religieuse et l'alchimie.

Irena BACKUS,
Université de Genève.

Clive GRIFFIN, *Journeyman-printers and the Inquisition in sixteenth century Spain*, Oxford, Oxford University Press, 2005, XI-318 p., 24 cm, 69 €.

La forte émigration de Français en Espagne au xvi^e siècle, notamment depuis les années 1540, était déjà connue des contemporains (les écrits de Bodin en témoignent). De même, on savait que ces étrangers étaient persécutés par les tribunaux d'Inquisition de la péninsule Ibérique et ce dès les premières années du règne de Philippe II, marquées par la volonté d'empêcher l'infiltration de ce que les agents du Saint-Office appelaient *luteranismo* — sans beaucoup se soucier de quel protestantisme il s'agissait réellement.

L'originalité de l'étude de Clive Griffin, qui puise essentiellement dans les archives inquisitoriales, réside dans le fait de centrer l'analyse sur un groupe socio-professionnel distinct et particulièrement exposé : les compagnons-imprimeurs étrangers. Ceux d'origine française, mais aussi des Flamands par exemple, qui étaient attirés en grand nombre par les excellentes perspectives d'emploi, notamment des salaires nettement supérieurs que leur offrait le marché espagnol toujours en quête de main d'œuvre qualifiée. Aussi, les étrangers constituaient-ils dans certaines régions de l'Espagne jusqu'à 50 % du personnel typographe ou compositeur. Mais le métier même de ces hommes, si lié aux succès de la Réforme dans les pays germaniques puis francophones, les rendait suspects, d'où leur part très importante parmi les étrangers persécutés par le Saint-Office. C'est ainsi que les procès d'une trentaine d'inculpés à Tolède, à la fin des années 1560 et au début de la décennie suivante, constituent le noyau dur de la présente étude. L'enjeu de celle-ci n'est pas simplement de mieux connaître le sort de ces hommes en tant que cible de la répression religieuse, plusieurs d'entre eux ayant subi la peine de mort ou la condamnation aux galères. Il s'agit aussi de lire « à rebours » les mêmes sources afin de mieux connaître leur existence et notamment la vie professionnelle dans ce monde de l'imprimerie auquel l'auteur a déjà consacré une première étude (*The Crombergers of Seville. The history of a printing and merchant dynasty*, London, Clarendon Press, 1988).

Les documents consultés dans les archives inquisitoriales mentionnent environ 200 cas liés au monde de l'imprimerie — ce qui est beaucoup pour un laps de temps relativement court. Bien des dossiers permettent de dresser, à partir des *discursos de la vida* établis pour chaque procédure, de véritables portraits individuels. Cependant, l'auteur ne perd pas de vue les failles de la source, discutées dès l'introduction (chapitre 1) et encore

dans les deux chapitres suivants, sur le début des affaires (depuis la dénonciation et les circonstances de l'arrestation jusqu'à l'emprisonnement) et les étapes principales de la procédure. Certes, beaucoup d'informations ne constituent qu'une variante de ce que l'on sait déjà par ailleurs, mais plus d'une fois l'analyse met en évidence des particularités remarquables, liées d'ailleurs aux problèmes que pose la source en tant que telle. Ainsi, l'incompétence linguistique des deux « parties » pouvait transformer la communication entre inquisiteurs et inculpés en un véritable dialogue de sourds, guère à l'avantage des étrangers qui se voyaient régulièrement « piégés » par des questions dont ils ne comprenaient pas le sens et qui perdaient leur procès à cause de malentendus créés durant son déroulement, parfois très bref (deux à trois semaines), en particulier lorsque le prochain autodafé n'était pas loin...

La barrière linguistique, difficilement franchissable, est emblématique aussi des traits caractérisant, de façon plus générale, l'existence de ce milieu professionnel au sein (et aux marges) de la société espagnole. Existence que Griffin, dans les chapitres qui suivent, aborde sous ses différents aspects : depuis les conditions d'exercice socio-économiques (chap. 4 : le profil social de ces artisans et les causes de leur émigration, chap. 7 : toute la gamme de leurs activités professionnelles) jusqu'aux types de comportement et aux formes de croyances (chap. 8-9), en passant par deux chapitres présentant un certain nombre de portraits individuels. Il s'en dégage l'image d'un groupe qui forme réseau, dont l'identité est fondée sur le travail et les origines communes et se trouve renforcée par le rejet d'une société qui a certes besoin des étrangers mais ne favorise guère leur pleine intégration. Les cas sont fort rares de mariages avec une autochtone et Antonio de la Bastida, interrogé par l'inquisiteur, ne sait nommer que cinq Espagnols parmi les soixante-cinq personnes qu'il dit connaître dans le pays... Les traits communs du groupe vont toutefois plus loin. Griffin montre ainsi que la plupart des compagnons imprimeurs immigrés en Espagne disposaient d'une formation quelque peu rudimentaire, qui aurait fait d'eux les premières victimes des soubresauts économiques qu'ont connus au *xvi*^e siècle les grands centres d'imprimerie, tels Lyon ou Genève. L'émigration était ainsi un moyen d'échapper à la crise, comme elle permettait de fuir, à partir des années 1560, les guerres de religion. Naturellement, c'étaient surtout des hommes encore jeunes et célibataires qui osaient franchir le pas, comme s'ils prolongeaient là – dans le temps et dans l'espace – leur tour de compagnon.

Beaucoup d'entre eux, en particulier les typographes, ne s'installaient pas dans un endroit fixe mais parcouraient le royaume, passant d'une ville à l'autre, suivant parfois la route d'une imprimerie mobile et s'arrêtant pour la durée d'une commande particulière. Certains de ces artisans ont dû ainsi parcourir des milliers de kilomètres. Ce qui n'empêchait pas la formation d'une véritable identité de groupe. Car là où ils s'arrêtaient pour un temps déterminé, parfois autour d'un maître qui, lui, était sédentaire, ils restaient pour l'essentiel entre eux, à commencer par les longues heures de travail. En revanche, la mobilité du groupe entraînait la constitution

d'un réseau, où plus ou moins tout le monde se connaissait, sorte de *early warning system* au sein duquel circulaient les nouvelles ; ce qui explique aussi comment, lorsque la répression se mettait en marche, l'Inquisition pouvait arrêter des personnes résidant dans des villes pourtant fort éloignées les unes des autres.

Les convictions protestantes faisaient-elles partie intégrante de l'identité de ce groupe d'étrangers ? C'est d'autant moins à exclure que celui-ci a sans doute eu tendance à se forger, face à la discrimination plus ou moins ouverte de la part des autochtones, une identité qui se démarquait volontairement de celle des Espagnols, y compris dans le domaine religieux. Et en effet, les témoignages ne sont pas dépourvus de descriptions d'assemblées pieuses dans la maison du maître, ou encore de certaines « parties de campagne », pendant lesquelles les participants, en plein temps de carême, buvaient et mangeaient ensemble, en chantant des psaumes et en se lisant des passages de la Bible. En temps ordinaire en revanche, une sorte de pragmatisme « nicodémite » était de règle. Il n'est pas assuré que cette dernière conduite dénote des convictions protestantes ; en particulier chez les hommes jeunes on voit apparaître de nombreuses hésitations dogmatiques, des formes de syncrétisme entre les différentes confessions, voire les rudiments d'un véritable relativisme sur le plan religieux qui, encourageant la pensée autonome, prônait en même temps la tolérance. Ces artisans n'avaient aucune hésitation à transgresser les frontières religieuses qui étaient en train de s'ériger, en travaillant chez des employeurs catholiques autant que chez des maîtres (clandestinement) protestants, ces derniers n'hésitant pas à imprimer et vendre les images de dévotion dont ils se moquaient à la maison... Somme toute, il ne semble pas que le métier de ces hommes les ait poussés automatiquement dans les bras du protestantisme, d'autant que leurs mœurs, marquées chez certains par une très forte consommation d'alcool, ne faisaient pas d'eux les champions d'une discipline ascétique infaillible. Il semble plutôt que la circulation entre les frontières religieuses, tout autant que la familiarité avec l'écrit et les fréquents contacts avec le monde intellectuel (à commencer par l'échange avec les *correctores* espagnols), encourageaient chez la plupart d'entre eux une curiosité d'esprit favorisant à son tour une certaine indépendance.

Au total, l'étude de Clive Griffin dresse une image tout à fait passionnante du monde de ces artisans, pour la plupart d'origine française, travaillant dans un des métiers clés du siècle de la Réforme. Outre certains regrets formels – l'absence des citations originales espagnoles, mais aussi celle d'une annexe faisant état de l'ensemble des cas étudiés – quelques points problématiques restent toutefois à évoquer. Ainsi on peut s'étonner que l'ouvrage ne cherche qu'assez timidement à situer le cas des compagnons imprimeurs dans le cadre plus général des étrangers persécutés par l'Inquisition espagnole à la même époque, tel que l'a étudié par exemple W. Thomas (*Los protestantes y la Inquisición en España en tiempos de Reforma y Contrarreforma*, Leuven, Leuven Univ. Press, 2001). Ce qui aurait sans doute permis de saisir mieux encore les particularités du groupe

analysé par l'auteur, notamment dans le domaine des croyances. Celles-ci étaient-elles spécifiques au milieu étudié ? Il s'avère délicat d'établir, au sein même des compagnons imprimeurs, le nombre de personnes réellement concernées par les attitudes que Griffin juge répandues. La dimension quantitative des phénomènes analysés reste, en effet, quelque peu opaque. De ce point de vue l'étude est un exemple – tout à fait enrichissant, on l'a compris – d'une historiographie sous l'enseigne de ce que Lawrence Stone avait proclamé jadis comme le « retour du narratif ». L'argumentation tire sa force de tout un ensemble d'exemples souvent très détaillés – des vies entières qui s'ouvrent ainsi au lecteur – mais dont la représentativité aurait été plus assurée si l'étude avait aussi élaboré de façon statistique les données fournies par les sources.

Albrecht BURKARDT,
Université Lumière - Lyon 2.

Robert GODDING, Bernard JOASSART, Xavier LEQUEUX, François DE VRIENDT, Joseph VAN DER STRAETEN, *Bollandistes. Saints et légendes. Quatre siècles de recherche*. Bruxelles, Société des Bollandistes, 2007, 184 p., 93 ill., 49 €.

En 2007, la Bibliothèque royale de Belgique accueillait, pour commémorer la publication (en 1607) des *Fasti Sanctorum* du jésuite Rosweyde sur les presses de Plantin à Anvers, une exposition de manuscrits, d'imprimés et de gravures consacrés aux Vies de saints, qui fut aussi l'occasion de la parution d'un « beau livre », richement illustré en couleurs, retraçant l'histoire d'une société savante sans équivalent : les Bollandistes, qui doivent leur nom à Jean Bolland, le continuateur de Rosweyde et jésuite comme lui. Les premiers volumes des *Acta sanctorum* parurent sous sa direction en 1643 (le dernier, en 1925, consacre plus de 760 pages aux saints de deux jours du calendrier, les 9 et 10 novembre...) et la Société continue de publier : la *Bibliotheca hagiographica*, grecque, latine et orientale ; les *Analecta bollandiana*, revue de référence (et longtemps la seule) dans le domaine de l'hagiographie ; les *Subsidia hagiographica*, série de livres qui la complètent. Elle a développé récemment sa propre historiographie – avec les travaux de Bernard Joassart en particulier, accueillis dans la nouvelle collection *Tabularium hagiographicum*. Émanation de la Société de Jésus, elle n'a jamais compté que de très petits effectifs (deux à quatre personnes en règle générale : la liste complète des Bollandistes, en fin de volume, sur leur quatre siècles d'existence, compte soixante-huit noms, dont certains pour une courte période) et s'est progressivement rapprochée de l'Université, jusqu'à intégrer un laïc (Xavier Lequeux). Parmi les assistants, elle compte aujourd'hui une femme (Claire Marlier, catalographe), ce que les promoteurs du très austère collège bollandiste, construit dans les faubourgs de Bruxelles autour de 1900, n'auraient certes pas imaginé – quand bien même ils œuvraient